Document generated on 07/12/2025 3:08 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Bande dessinée et beau livre

Virginie Fournier, François Cloutier and Emmanuel Simard

Number 180, Spring 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95305ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Fournier, V., Cloutier, F. & Simard, E. (2021). Review of [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (180), 84–89.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ces quelques rêves résiduels

Bande dessinée **Virginie Fournier**

***Temps libre* propose une réflexion originale et sensible sur la persistance des rêves et les difficultés qui les accompagnent.**

Dans *Contacts* (Mécanique générale, 2019), sa première bande dessinée, Mélanie Leclerc rendait hommage à la carrière et à la famille de son père, fils de Félix Leclerc et caméraman pour Pierre Perreault. Elle explorait aussi son ambivalence face à un tel legs, elle qui oscille entre l'admiration envers son paternel et le besoin de sortir de son ombre pour se tailler une place dans le milieu du cinéma. Dans son deuxième album, nettement plus maîtrisé, Leclerc pousse plus loin sa réflexion sur la filiation artistique et la mémoire. Elle s'interroge sur la teneur de ses rêves et met en lumière les embûches quotidiennes qui l'empêchent de concrétiser ses ambitions. Ces questions s'imposent de façon plus marquée chez les femmes, comme en témoigne le cas frappant de la marraine de l'autrice, Louise, sur lequel s'ouvre le récit autofictionnel.

Élaguer les ambitions

Sur scène, en plein milieu d'une performance, Louise ne trouve plus ses mots. Atteinte d'Alzheimer, elle doit renoncer à une carrière théâtrale qu'elle a entamée tardivement, après son mariage et son divorce ; après avoir élevé ses enfants et occupé un emploi « sérieux » jusqu'à sa retraite. Elle s'est consacrée à sa pratique artistique au moment où il lui a semblé qu'elle avait « mérité » son temps libre, cet espace à soi, et ce, malgré sa passion et son talent, qui constituaient pourtant des raisons légitimes d'envisager une carrière d'actrice.

Le succès rencontré par Louise durant sa brève carrière aurait pu survenir beaucoup plus tôt dans sa vie. Elle en aurait alors profité plus longtemps avant que sa mémoire disparaisse. C'est en quelque sorte le constat de Mélanie, qui s'inspire de l'expérience de la maladie et de la profession de sa marraine pour entreprendre un ambitieux projet de documentaire expérimental, qu'elle tente de mener à terme en jonglant avec ses propres obligations familiales, sa « vraie » *job* et ses incertitudes. Ce film, pourtant longtemps chéri et auquel la cinéaste consacre toutes ses maigres ressources, ne verra jamais le jour. Un coup du destin de trop.

> *L'œuvre ouvre une perspective sur ce qu'est une ambition.*

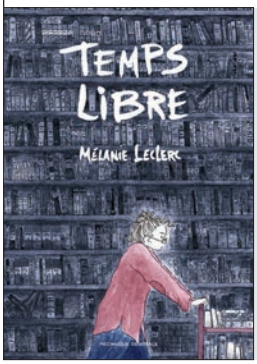
C'est de cet échec que jaillit la réflexion de l'autrice sur la pratique artistique et la fugacité du temps qui passe. *Temps libre* invite à saisir les occasions qui se présentent, mais aussi à accueillir les deuils de certains rêves pour mieux les transformer. L'œuvre ouvre une perspective sur ce qu'est une ambition. En effet, comment reconnaître l'importance d'un projet audacieux et l'opportunité de le réaliser ? Comment accepter la désuétude d'un rêve, son impossibilité ? Autant d'interrogations intelligemment abordées par Leclerc dans une narration menée avec adresse et rythmée par des cadrages dynamiques. Du trait léger de l'artiste émane un mouvement plutôt charmant, particulièrement dans les plans de dialogues, dont la vivacité m'a ramenée quelque part entre Jimmy Beaulieu et « l'évolution Pokémon » du style de Ginette Anfousse. Le sens cinématographique de Leclerc transparaît dans son éloquence séquentielle : le propos est perceptible dans la subtilité des jeux de cases, dans plusieurs détails et passages silencieux qui donnent une plus grande ampleur à cette histoire à la fois intime, familiale et féministe.

Cette confiance dont elles se sentent dépourvues

Conjuguer vie familiale et carrière : est-ce un dilemme spécifique aux femmes ? Sans esquisser une réponse entièrement engagée dans ce sens, Leclerc interroge son propre rapport au travail artistique en s'intéressant à sa matrilinéarité. Elle montre comment s'alourdit la charge mentale des femmes qui prennent soin de leur famille ; sous quels subterfuges se manifestent les obstacles au délestage de ce poids quotidien ; en quoi cela dépasse, finalement, une volonté individuelle de se libérer. Avoir confiance en soi : oui, mais comment ?

Car de l'assurance, Mélanie aimerait en avoir davantage, sauf que les limites semblent s'imposer d'elles-mêmes. L'alter ego de l'autrice ne se plaint jamais et ne rejette pas le blâme sur son entourage. Mais où trouver la validation des pairs et une erre d'aller quand la pratique artistique est interrompue par une corvée et un *shift* ? Comment réconcilier son rôle de mère et ses rêves ? La vie quotidienne – dont on ne calcule pas la valeur, puisque son bon fonctionnement repose généralement sur le travail invisible et gratuit des femmes – empiète sur le temps de création. Quant à la pratique elle-même, elle paraît toujours « égoïst[e] et désincarné[e] », à moins qu'on décide de lui consacrer les ressources qu'elle exige. Sinon, l'artiste doit abandonner certains rêves pour les recycler autrement, les adapter sous une nouvelle forme.

C'est ce que Mélanie Leclerc a entrepris avec succès.



★★★★

Mélanie Leclerc
Temps libre

Montréal
Mécanique générale
2020, 176 p.
27,95 $

Pauvreté

Sous la direction de
STÉPHANIE ROUSSEL

© Kim Renaud-Venne

Avec des récits de :
Marie-Célie Agnant · Jennifer Bélanger
Pascale Bérubé · Marilou Craft · Nicholas Dawson
Jean-Guy Forget · Jonathan Lemire
Mariève Maréchale · Alex Noël · Emmanuelle Riendeau
Karine Rosso · Stéphanie Roussel

« L'odeur des friperies m'a répugnée presque toute ma vie ; incapable d'y figurer mon corps, de lui accoler cette émanation d'humidité et de vies passées, abandonnées, anonymes. Puis, un jour, le dégoût s'est éteint, et alors j'ai su que je n'étais plus pauvre, que personne ne chercherait à trouver les traces de son mépris sur mon corps. Les choses sentent différemment selon qu'elles sont imposées ou choisies. J'ai désiré investir ce mot – pauvreté – depuis que je l'ai quitté concrètement. » S. R.

triptyque
groupenotabene.com

ÉTUDIER EN **ÉDITION**

DESS offert à temps complet ou partiel au Campus de Longueuil

- Édition du manuscrit
- Gestion de projets éditoriaux
- Production et commercialisation du livre
- Révision éditoriale
- Édition numérique
- Diffusion et distribution
- du livre
- Droit de l'édition
- Édition de périodiques
- Marchés internationaux du livre

USherbrooke.ca/programmes-edition

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Guy a un travail d'été

Bande dessinée **François Cloutier**

Depuis le début de sa carrière de bédéiste, Guy Delisle nous a beaucoup fait voyager. Dans *Chroniques de jeunesse,* c'est vers son passé qu'il nous entraîne.

Guy Delisle n'en est pas à sa première bande dessinée autobiographique. Ses chroniques de villes étrangères ont fasciné son lectorat – pensons à *Shenzhen* et à *Pyongyang*, toutes deux éditées à Pow Pow en 2019 –, tandis que ses albums ancrés dans son quotidien familial, dont les quatre tomes de son *Guide du mauvais père* (Shampoing, 2011-2018), ont amusé la galerie. Et si l'auteur raconte une histoire dans laquelle il n'est pas personnellement impliqué, c'est parce qu'il connaît son sujet à fond, comme il l'a prouvé avec son chef-d'œuvre *S'enfuir : récit d'un otage* (Dargaud, 2016). Dans son plus récent livre *Chroniques de jeunesse,* récit initiatique qui s'échelonne sur trois étés, il nous explique comment il en est venu au dessin. Encore une fois, le résultat est fascinant.

> *Ce qui m'a toujours plu dans les livres de Delisle, c'est la propension de l'artiste à insérer dans ses intrigues nombre de détails a priori sans intérêt.*

La vie de *shop*

Étudiant en arts plastiques au cégep, le narrateur passe ses vacances scolaires dans une usine de pâte et papier. Il hérite des quarts de nuit, ce qui lui laisse la journée pour dessiner. Au boulot, le bruit et la chaleur sont presque intolérables. Heureusement, il y a des périodes creuses la nuit. Les longues heures permettent au protagoniste de se plonger dans les classiques de la littérature universelle, de *Cent ans de solitude* (1967), de Gabriel García Márquez, à *Des souris et des hommes* (1937), de John Steinbeck.

C'est aussi l'occasion pour lui de travailler au même endroit que son père, un dessinateur industriel qui habite seul en appartement et parle très peu, sinon de sa profession. Au cours des trois années suivantes, ils se croisent rarement, sauf au moment des visites saisonnières du fils au logement du paternel. Le bédéiste ne tombe pas dans la psycho-pop de type « père manquant, fils manqué » ; au contraire, il expose la relation filiale sans la dramatiser, révélant par la même occasion une déception plutôt qu'un traumatisme.

Toute une faune gravite autour du narrateur de *Chroniques de jeunesse.* Pour les pauses communes, les ouvriers se retrouvent dans un petit local où trône une télévision. Les discussions ne volent pas toujours haut. L'aspirant dessinateur y rencontre des hommes âgés qui ont abandonné l'espoir d'une vie meilleure, des plus jeunes qui prennent plaisir à intimider les travailleurs étudiants ainsi que des personnages hauts en couleur, comme un employé beaucoup trop amical envers les débutants et un type sympathique à la musculature impressionnante. De tels liens ouvrent l'esprit du jeune étudiant, mais l'auteur n'insiste pas trop sur leur importance : il laisse les lecteur·rices en juger.

Au cours du deuxième été passé à l'usine, le jeune Guy fréquente une nouvelle bibliothèque située près de chez lui. C'est alors qu'il découvre véritablement la bande dessinée : il se plonge dans les œuvres d'auteur·rices et affine ses goûts. Il apprend également qu'il est accepté dans une école d'animation de Toronto.

C'est beau, l'expérience

Ce qui m'a toujours plu dans les livres de Delisle, même dans ceux qui m'apparaissent un peu moins réussis, c'est la propension de l'artiste à insérer dans ses intrigues nombre de détails a priori sans intérêt. Ces derniers finissent toutefois par s'accumuler et apportent une finesse au propos. *Chroniques de jeunesse* poursuit cette heureuse tradition. D'abord, soulignons la qualité hors pair du dessin : l'imposante machinerie et l'usine sont illustrées avec soin et raffinement. Le meilleur exemple d'orfèvrerie se retrouve dans les cases où les tâches que le protagoniste doit accomplir sont expliquées de long en large. Certaines exigent de la minutie, d'autres simplement « du bras », mais toutes sont cruciales pour que le produit fini, le papier, soit réussi. De telles tâches évoquent aussi celles liées à la création d'une bande dessinée. Mais ce n'est pas tant sur le processus créateur que porte *Chroniques de jeunesse,* mais bien sur ces années formatrices où le caractère et les intérêts de chacun s'affirment.

Sans prétention, Guy Delisle nous brosse un portrait de ce qu'il était à la sortie de l'adolescence. Pour terminer, j'aimerais citer les mots du narrateur. Ce dernier, après avoir vu un employé expérimenté ranger un lourd boyau d'un seul mouvement de bras, s'exclame : « C'est beau, l'expérience ! » En refermant l'album, j'ai pensé la même chose.

★★★★

Guy Delisle

Chroniques de jeunesse

Montréal
Pow Pow
2021, 160 p.
24,95 $

Série B

Bande dessinée **François Cloutier**

Le criminel Richard Blass est un personnage plus grand que nature, et sa vie semble tirée d'un roman. Malheureusement, *Blass. Le chat sur un toit brûlant* n'est pas à la hauteur de son antihéros.

Le cinéaste Robert Morin a marqué les esprits de tous·tes celles et ceux qui ont vu le film *Requiem pour un beau sans-cœur* (1992), librement inspiré de la vie de Richard Blass. Ce dernier, rappelons-le, a fait la manchette à la fin des années 1960 à la suite de nombreux vols de banque. Il s'est aussi évadé trois fois de prison et a été soupçonné de vingt et un meurtres. Dans *Blass,* l'artiste Jocelyn Bonnier et le scénariste Michel Viau racontent les six dernières années de l'existence mouvementée du hors-la-loi. Viau est davantage connu pour ses études sur le neuvième art, parmi lesquelles *BDQ. Répertoire des publications de bandes dessinées au Québec, des origines à nos jours* (Les 400 coups, 2000). Toutefois, le scénario qu'il propose ne convainc pas, et les dessins de Bonnier n'aident en rien à sa compréhension.

> *On a la désagréable impression de regarder un banal documentaire télévisé.*

Sans âme

D'entrée de jeu, la préface de Claude Poirier annonce le pire. Dans ce texte bâclé (si l'on se fie au nombre d'erreurs de syntaxe dans le premier paragraphe), le reporter judiciaire explique en détail sa relation avec Blass. Les évènements les plus importants racontés par le détective se retrouvent dans l'album. On se demande donc à quoi servent ces pages liminaires.

Dès les premières planches, nous sommes en plein cœur d'un vol de banque commis par Blass et l'un de ses acolytes, Ti-Cul Allard. L'avocat du brigand, Frank Shoofey, réussit cette fois à lui faire éviter la prison. Dans la voiture qui les ramène à Montréal, l'homme de loi conseille à son client de se méfier : les membres de la mafia italienne estiment que Blass et sa bande ne respectent pas leur territoire. S'ensuivent des règlements de comptes entre les deux clans, des poursuites et des tentatives de meurtre. Chaque fois, le « héros » de l'album s'en sort, ce qui lui vaut le surnom « Le Chat ». Les scènes d'action abondent dans l'œuvre ; pourtant, les lecteur·rices risquent de se lasser vite de cette succession d'évènements vertigineux certes, mais anecdotiques. On a la désagréable impression de regarder un banal documentaire télévisé. L'un des plus grands problèmes de l'ouvrage, c'est que les auteurs n'ont pas réussi à insuffler une certaine humanité à leur personnage principal. Ainsi, vers la fin de l'album, Blass est enfermé au pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul dans une minuscule cellule, isolé de tous·tes, pendant deux mois. On nous fait comprendre et ressentir la rage qui monte en lui de façon tellement peu subtile que cela en devient agaçant.

En revanche, le découpage des planches est dynamique. Bonnier s'inspire des *comics* américains de superhéros. La grosseur et la forme des cases varient. Certaines se superposent même dans des séquences d'action. Le dessinateur a porté une grande attention à la reconstitution des décors, des vêtements et des coiffures. Cependant, le trait manque de finesse. De case en case, la physionomie des protagonistes se transforme, et les proportions de leurs visages changent selon le point de vue. Il m'est arrivé à quelques occasions de les confondre !

Scénario faible

La première question qui surgit quand on lit l'album est la suivante : « Pourquoi avoir voulu raconter cette histoire ? » Elle n'est pas dénuée d'intérêt ; cela dit, Viau semble lui-même avoir de la difficulté à cerner son sujet. Est-ce que le fait qu'un Canadien français ait tenu tête à la mafia italienne le transforme en un nouveau Maurice Richard se battant contre les vilains anglophones ? En réalité, les auteurs auraient dû mieux définir la psychologie de leur protagoniste et mettre l'accent sur son narcissisme. Plusieurs bandes dessinées ont déjà présenté les vies de bandits ou de tueurs en série, dont *Mon ami Dahmer* (Çà et là, 2013), qui porte sur l'amitié entre l'artiste Derf Backderf et le meurtrier Jeffrey Dahmer.

Un autre problème du scénario de Viau réside dans les différents niveaux de langage. Par exemple, Blass jure en québécois, utilise des mots empruntés à l'anglais et lance des phrases comme : « On nous traite de façon barbare et lorsqu'on se rebiffe, eh bien, on nous qualifie de dangereux ! C'est une injustice. » Ces écarts sont trop nombreux pour qu'on adhère totalement à la vraisemblance des personnages.

Je termine cette critique en citant un personnage de l'album, plus précisément un enquêteur, qui s'exclame, tandis qu'éclate la guerre entre le clan de Richard Blass et la mafia : « Ça va mal finir tout ça. »

★

Michel Viau et Jocelyn Bonnier

Blass. Le chat sur un toit brûlant

Montréal
Glénat Québec
2020, 144 p.
26,95 $

Géographie affective

Beau livre **Emmanuel Simard**

***Bertrand Carrière : Solstice* représente un jalon dans le cheminement de l'artiste et une pierre d'assise pour l'histoire de la photographie au Québec.**

Plusieurs images s'enchevêtrent sur la couverture. Rien n'est nettement défini, c'est une nuit spectrale. Une silhouette obscure, couronnée d'un feuillage en contre-jour, se prend en photo dans le reflet d'une fenêtre, qui renvoie également l'image de l'intérieur d'une demeure – une porte ouverte –, mais aussi de l'extérieur. On discerne les bâtiments d'une ville, dont on devine en surplomb un ciel crépusculaire.

> *À l'intérieur, c'est réglé au quart de tour.*

C'est une œuvre en apparence simple, vue des centaines de fois. C'est le photographe photographié dans son propre reflet, même si dans ce cas-ci, le métier déploie sa mesure et en fait une couverture plus révélatrice qu'il n'y paraît. Elle métaphorise assez justement la démarche du capteur d'images qu'est devenu au fil du temps Bertrand Carrière.

La monographie *Bertrand Carrière : Solstice,* produite par les éditions Plein sud et la Galerie d'art Antoine-Sirois de l'Université de Sherbrooke, rassemble le corpus de l'artiste, qui s'étend de 1971 à 2020. La publication est « m[ue] par l'objectif d'offrir un portrait plus exhaustif du "capteur" et de l'ensemble de sa pratique », comme le souligne Mona Hakim, l'une des codirectrices de l'ouvrage.

L'atlas photographique

Au premier coup d'œil, il s'agit d'un livre aux allures standards. La couverture satinée est cependant séduisante, tout comme le papier légèrement lustré qui accueille les photos de Carrière. La simplicité est le mot d'ordre : l'objet-livre respire la sobriété et demeure tout au long minimaliste dans son esthétique et ses matériaux. Il est élégant que les directeur·rices de la publication aient relégué les traductions des textes à la fin de l'ouvrage, allégeant ainsi la mise en page. La place revient donc entièrement au travail de Carrière, dont l'influence sur la photographie actuelle est palpable.

À l'intérieur, c'est réglé au quart de tour. L'assemblage des images est fluide, bien cadencé, et propose une lecture claire de la production du photographe et des points névralgiques de sa pratique. Le livre est généreux, et rien ne semble avoir été laissé au hasard. Les œuvres discutent entre elles, forment des raccords qui décuplent leur puissance d'évocation. Un symbolisme latent teinte souvent le corpus de l'artiste – symbolisme qui fait penser à celui des cinéastes Andreï Tarkovski (*Stalker,* 1979) et Terrence Malick (*L'arbre de vie,* 2011). Au détour d'une page, nous ne sommes pas surpris·es de croiser, à la fin d'une séquence, une citation de l'écrivain allemand W. G. Sebald, grand mélancolique s'il en est. Ces images et d'autres, dont émane un silence propre au recueillement (tel ce tissu qui virevolte au vent, ou encore ces souliers au fond de l'eau), nous rapprochent du rituel, de la méditation sur le temps, de la construction de notre « intimité géographique », de notre « être-au-monde » en discussion constante avec nos mémoires.

Le feu des images

Mona Hakim, qui signe le texte le plus complet et juste sur Carrière, prend soin de scinder la production de l'artiste en deux grands axes, « l'un, documentaire, raviv[ant] la mémoire de lieux chargés d'histoire [;] l'autre, plus intimiste, infiltre le quotidien du photographe : cercle familial, relations amicales, paysages arpentés, tant ceux de proximité que ceux repérés au gré de ses errances ». Deux axes dont les limites poreuses font naître les photos les plus riches. C'est que, selon Robert Enright, l'un des contributeurs de l'ouvrage, « le temps et l'espace deviennent soudain inclusifs et expansifs ». Ils créent chez les lecteur·rices comme ils ont créé chez le principal intéressé « une réceptivité d'ordre phénoménologique, qui relève d'une mémoire affective des évènements du quotidien et d'une expérience sensible du monde » (Hakim).

Comme le poète écossais George Mackay Brown, cité en exergue de l'ouvrage, Carrière met volontiers sa main dans le feu des images. La métaphore est juste, car elle suggère que les photos ne sont pas innocentes, mais plutôt brûlantes et réconfortantes. Leurs flammèches tigrées peuvent, dans l'éternité de ce temps figé, donner envie d'embraser le monde et de s'y reconstruire. Il en va ainsi pour Carrière, qui se laisse définir par les œuvres, guidé, nous rappelle Enright, par les gens qu'il rencontre plus que par sa propre démarche.

Voilà un objet humble et riche, à l'image de l'artiste qu'il met en valeur.

★★★★

M. Hakim
R. Enright
P. Rannou

Bertrand Carrière : Solstice

Longueuil/Sherbrooke Plein sud/Galerie d'art Antoine-Sirois de l'Université de Sherbrooke
2020, 304 p.
65 $

Voir le Nord

Beau livre **Emmanuel Simard**

Parce qu'il présente une réalité qu'on aurait tôt fait de rejeter du revers de la main, *Emmanuelle Léonard. Le déploiement/ Deployment* se lit et se contemple avec intérêt.

Le Nord. Sa lumière, ses palettes de couleurs allant du blanc franc au bleu glacé, sa météo extrême, ses espaces porteurs de tant de promesses et de ressources. Le Nord attire, fascine et suscite des questions aussi vastes que son territoire.

Cela, les Forces armées canadiennes, très au fait des enjeux géostratégiques et de la souveraineté du territoire, l'ont bien compris : elles y envoient depuis plusieurs années des troupes de soldats. C'est d'ailleurs l'objet de l'exposition qui a été présentée en 2020 à la Galerie de l'UQAM par la photographe Emmanuelle Léonard.

L'artiste (qui, dans son travail, « porte attention aux rôles – et à ses effets de détournements – autant qu'aux individus ») a trouvé un lieu et un contexte à sa mesure afin de poursuivre sa démarche. Elle a participé à une résidence de recherche offerte par le Programme d'arts des Forces canadiennes. Croisant sa pratique avec l'ethnographie, elle explore les paysages nordiques et documente les aléas qu'implique l'entraînement des soldat·es « tantôt fantomatique[s], tantôt anonyme[s], tantôt incarné[·es] et personnifié[·es] » dans des conditions climatiques rigoureuses. Soulignons aussi la présence dans la monographie d'œuvres que Léonard a produites lors de son séjour à la frontière entre la Colombie et le Venezuela. Elles dépeignent la vie quotidienne de soldats contrôlant le marché noir de l'essence. Et en guise de contrechamp physique et phénoménologique aux territoires nordiques, des photographies des mines de sel situées dans la région désertique de La Guajira. D'une certaine façon, ces visages et espaces font vivre, comme le note l'écrivain anglais Robert MacFarlane dans sa préface à *La montagne vivante* (1977), de Nan Shepherd, une « circulation continuelle entre les paysages extérieurs du monde et les paysages intérieurs de l'esprit ».

Nord multiple

Dans n'importe lequel de ces contextes et de ces lieux, la photographe « sillonne, [...] déplie les nouveaux paradigmes, en réinvente le récit », note avec justesse Louise Déry, commissaire de l'exposition et signataire de l'un des essais du livre. Plus précisément, Léonard opère une « force imaginante » très puissante à partir de ce territoire, éloignée du romantisme bucolique et plus proche du pragmatisme journalistique, qui érige l'art documentaire en levier de changement. Par ailleurs, le texte de Déry dénote comme toujours un engagement vivant et indéfectible envers les artistes qu'elle présente. Elle réussit à dresser un portrait clair des enjeux à l'œuvre dans la production de Léonard et de leurs ramifications dans la sphère sociale et politique. C'est une étude fouillée et brillante qui ne s'interdit pas une chaleur admirative.

En revanche, l'essai de Stefanie Hessler est plus carré. On sent l'autrice presque obligée d'apposer des étiquettes ; or, comme Déry le souligne, Léonard ne porte aucune lentille idéologique dans son travail, elle ne dirige pas le point de vue. Aussi analytique et intelligent soit-il, et même s'il propose des thèses d'une grande actualité, le texte de Hessler est un peu convenu. Il s'inscrit néanmoins dans la suite logique de la démarche de Léonard et sert à « élargi[r] l'horizon de [son] travail ».

Circumpolaire

D'un point de vue plastique, le livre se démarque par son design soigné et sa palette de couleurs minimaliste, réduite au bleu et au blanc de l'Arctique. Le corpus se déploie entre les contributions des essayistes. Il réunit des captures vidéo, des photographies et des vues d'expositions dans des compositions fort heureuses. Un Nord se crée au fil des pages, qu'on ne peut « réduire à une seule couleur ou à un récit linéaire ». La profusion de documents de différents types témoigne aussi de l'engouement de l'artiste pour les archives. La seconde partie de l'ouvrage comprend un extrait du portfolio de la photographe : en plus d'approfondir notre lecture de sa démarche et de nous faire découvrir sa production récente, il inscrit *Emmanuelle Léonard. Le déploiement/ Deployment* dans une durée dépassant celle de l'exposition. Une initiative que nous ne pouvons que saluer.

Ce Nord, soutient Hessler, « réclame de nouvelles formes de cinématographies qui reconnaissent que le fait de voir n'équivaut pas à celui de savoir ». Léonard n'est pas dupe : elle est à même de nous les offrir. Son travail reflète les mots de l'écrivaine Nan Shepherd, tirés de son recueil de poèmes *In the Cairngorms* (1934). Ils traduisent bien le sentiment qui nous habite lorsqu'on referme le livre d'artiste :

> *this winter clarity compelling*
> *each to its own single telling*[1].

1. « cette clarté hivernale obligeant / chacun à sa propre histoire » (ma traduction).

★★★

Louise Déry (dir.)

Emmanuelle Léonard. Le déploiement/ Deployment

Montréal
Galerie de l'UQAM
2020, 184 p.
35 $